

ELIPH PRODUCTIONS ET RHAMSA PRODUCTIONS
PRÉSENTENT

LAURENT LAFITTE

SIMON ABKARIAN MANAL ISSA

LE QUATRIÈME MUR

UN FILM DE
DAVID OELHOFFEN

D'APRÈS LE BEST-SELLER DE SORJ CHALANDON
PRIX GONCOURT DES LYCÉENS

Durée : 1h56 – Format : SCOPE – Son : Numérique 5.1

AU CINÉMA LE 15 JANVIER

DISTRIBUTION
Le Pacte
5, rue Darcet – 75017 Paris
tél : 01 44 69 59 59
www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE
Marie Queysanne
marie@marie-q.fr
presse@marie-q.fr
Tél. : 01 42 77 03 63

Matériel presse téléchargeable sur **www.le-pacte.com**



SYNOPSIS

Liban, 1982. Pour respecter la promesse faite à un vieil ami, Georges se rend à Beyrouth pour un projet aussi utopique que risqué : mettre en scène Antigone afin de voler un moment de paix au cœur d'un conflit fratricide. Les personnages seront interprétés par des acteurs venant des différents camps politiques et religieux. Perdu dans une ville et un conflit qu'il ne connaît pas, Georges est guidé par Marwan. Mais la reprise des combats remet bientôt tout en question, et Georges, qui tombe amoureux d'Imane, va devoir faire face à la réalité de la guerre.

Prix du Public au Festival
de l'Écrit à l'Écran de Montélimar

Prix RTBF au Festival
International de Namur

Prix du Meilleur Film au Festival
du Film Francophone de Malaga

Prix du Public au Festival du film
de Société de Royan

Prix de la Meilleure Adaptation au Festival
de la Page à l'Écran du Croisic

Prix du Public au Festival
de la Page à l'Écran du Croisic

ENTRETIEN AVEC DAVID OELHOFFEN

A l'origine du QUATRIÈME MUR, il y a le roman de Sorj Chalandon ...
C'est un auteur qui me passionne. J'ai lu tous ses livres. Quand j'ai reçu un appel de Christine Rouxel, la productrice, qui venait d'acquérir les droits du QUATRIÈME MUR et me proposait de le porter à l'écran, j'ai dit oui immédiatement. Même si cette adaptation me paraissait être un vrai pari : c'est une histoire dure, âpre, un film compliqué à fabriquer... Mais je me suis senti connecté à Georges, le personnage principal, et à cette guerre civile du Liban qu'il traverse et qui m'a toujours intéressé, même si je l'ai toujours trouvé indéchiffrable.

C'est une question que pose Marwan à Georges dans une séquence du film : «Qu'est-ce que tu comprends à cette guerre ?». Faire ce film, vous a-t-elle permis de mieux l'appréhender ?
Pour moi le film n'a pas pour vocation à expliquer ce conflit. Le roman non plus. Quelques clés de compréhension sont données certes, mais pour Georges cette guerre reste opaque, jusqu'au bout. J'ai bien plus vu dans ce récit la matière à une réflexion politique autour de la question de l'art : comment la création peut-elle agir sur le monde ? Et quelles sont les limites de ce pouvoir de transformation ? C'est le point central du roman et du film. Dans ce récit, le réel écrase tout : le théâtre n'arrête pas les guerres. Il oblige l'artiste à rester modeste. Et pourtant, à l'inverse, j'espère montrer avec ce film à quel point l'art et l'utopie sont indispensables à la transformation du monde. Ils n'agissent pas directement sur le réel, mais font bouger les valeurs qui peuvent le modifier après un long temps de digestion par les gens, les sociétés. Le projet théâtral de Georges qui est au centre du récit m'émeut. C'est est en même temps une entreprise délirante, un peu mégalomaniaque dans ses objectifs politiques, et un projet fragile poétique et marginal dans sa réalisation. Une utopie.

L'idée de communauté est énoncée dans LE QUATRIÈME MUR : la plupart des personnages centraux luttent à un moment ou un autre du film, pour être représentées.

Au-delà du contexte de cette guerre, c'est une interrogation très contemporaine : nous sommes dans un monde qui se morcelle de plus en plus. Chaque communauté est désormais l'impression que son combat politique passe avant tout par exister, être représenté, ne pas être invisibilisé. Ça pousse les discours et les représentations à être de moins en moins universels. Face à ces luttes communautaires pour exister, l'universel est là malgré tout à travers Georges dans le film. Il ne défend pas une cause ou une communauté, il veut prouver que la guerre n'est pas la seule logique possible.

Vos films précédents ont pour point commun l'utilisation de plusieurs langues. C'est encore plus le cas dans LE QUATRIÈME MUR.
Je suis attiré par les situations où les personnages se retrouvent tiraillés entre plusieurs identités, ou coincés entre plusieurs communautés. La langue est alors un lieu de lutte ou de rencontre, à la croisée de l'intime et du politique. Dans LE QUATRIÈME MUR, quand les personnages n'ont pas envie de «rencontrer» Georges, ils parlent arabe. J'ai d'ailleurs tenu à ce que les passages en arabe ne soient pas sous-titrés. Il me semblait important que beaucoup de choses lui échappent. On épouse son point de vue. On comprend vite qu'il n'aura pas une compréhension totale de la situation. Georges, c'est un poisson hors de l'eau. Un récit où un français arrive à Beyrouth, comprend tout ce qui s'y passe, et explique la guerre à ceux qui la subisse, voilà vraiment ce que je voulais éviter.

Vous y ajoutez un rapport à la tragédie. Au minimum par le point de départ même du film : la promesse faite par Georges à son mentor de monter Antigone, classique du genre, à Beyrouth mais aussi par l'idée de fatalité qui baigne LE QUATRIÈME MUR.

LE QUATRIÈME MUR est en fait une adaptation d'ANTIGONE. Georges est Antigone. J'ai trouvé brillante l'idée de Sorj Chalandon d'adapter cette figure dans un récit français contemporain. Mais en catimini. Sans l'annoncer. Georges fait une promesse à Sam. Puis une fois qu'il a convaincu tous ces gens de le suivre, Georges est prisonnier de la confiance qu'ils lui font. Ça tient d'un Fatum, un destin qui est plus fort que lui, agit comme une force qui le dépasse, qu'il finit par considérer comme plus important que lui. Georges passe de chef d'un projet un peu fou, à personnage d'une tragédie qu'il ne maîtrise plus. Il traverse le Quatrième mur. Le Quatrième mur étant ce mur imaginaire qui sépare le lieu du spectacle (la scène) et la salle (le réel), qui sépare les acteurs des spectateurs.

Contrairement au livre qui y dédiait une partie, vous n'abordez pas ou par allusions, le passé militant de Georges...

Il y avait de quoi faire deux films avec ce roman, le projet d'ANTIGONE n'apparaît qu'après une centaine de pages. Je me suis concentré là-dessus parce que je n'aurais pas eu l'espace pour y intégrer la première partie, qui fait vivre l'histoire de la Gauche radicale française des années 70, à travers l'amitié de Sam et de Georges. Sorj Chalandon y explique très bien la désillusion politique de cette génération-là. J'utilise néanmoins le point d'arrivée : la désillusion. Georges ne croit plus en la politique, et ça en fait peut-être un personnage plus actuel. Il est moins écorché vif que dans le roman, mais porte en lui la mélancolie de sa déception envers le politique. Le Georges du film est plus mélancolique et moins écorché vif que le Georges de Sorj.

Après LOIN DES HOMMES et LES DERNIERS HOMMES, LE QUATRIÈME MUR est votre troisième film sur fond de guerre. Qu'est-ce qui vous attire vers cette toile de fond ?

Ce n'est pas tant la guerre qui m'attire, mais les moments de bascule historique. Parce que ce sont des situations où les questions liées à l'identité se posent de façon très brutale pour les personnages. Ce sont des instants où l'on est obligé de se positionner, de dire qui on est et de le comprendre pour pouvoir agir ou survivre.... C'est le déclenchement de la guerre d'Algérie pour LOIN DES HOMMES, le coup de force japonais en Indochine en mars 1945 pour LES DERNIERS HOMMES. Et même dans FRÈRES ENNEMIS, qui est un thriller, le récit est déclenché par un meurtre qui désorganise un clan criminel. Dans LE QUATRIÈME MUR, c'est l'offensive israélienne Paix en Galilée au Liban qui l'accélère, le délite. Mais ces conflits et la violence qu'ils déclenchent sont toujours filmés du point de vue de ceux qui la subissent. Je ne m'imagine absolument pas faire un film de guerre classique, c'est à dire dans le point de vue de ceux qui maîtrise la guerre, la décide, la légitime. Je préfère filmer comment des personnages résistent à une situation qui les dépasse complètement.

Ce qui ne vous empêche pas de jouer avec les codes du cinéma de genre. Vos films précédents tendaient vers le film policier ou le western. Ici, les scènes de traversée de Beyrouth en voiture alimentent un certain suspense...

Je vais répondre de façon détournée : le cinéma de genre m'intéresse tant que le respect de ses codes n'aboutit pas à une simplification du monde. J'ai vraiment envie de filmer ce que je perçois dans sa complexité, celles des positions politiques, de l'identité. Le genre, c'est une forme. Quand elle permet d'épurer des situations, de les rendre plus fortes, ça me va. Pour essayer de le dire autrement, le genre, les codes, me vont tout à fait. Mais les codes doivent se plier à la complexité du monde, pas le contraire. Dans LE QUATRIÈME MUR, il y a effectivement des scènes de poursuite et de sniper qui amènent à un imaginaire de film de genre, façon CIVIL WAR. Pas question pour autant d'oublier que Sorj Chalandon, a vécu cette histoire. Pas comme Georges exactement mais comme un reporter de guerre. Il a connu ces poursuites, a eu peur quand c'est arrivé. Et en même temps, je le sais, il s'est senti vivant comme jamais. Voilà. J'essaie de rester du côté du réel et de sa complexité.

Si on parle de codes, LE QUATRIÈME MUR intègre quelque chose de nouveau dans votre cinéma : une histoire d'amour.

J'ai souvent eu envie d'aller sur ce terrain, ne l'ai pas fait dans mes films précédents parce que leurs sujets ne m'y autorisaient pas. Alors que s'il y a quelque chose qui mêle l'intime et le politique, c'est bien une histoire d'amour. Encore plus quand elle touche à des relations complexes, ambiguës... C'est d'ailleurs la transformation la plus importante entre le roman et ce film : chez Sorj Chalandon, Georges a une femme qui l'attend à Paris. Il est très attiré par Imane mais développe une certaine culpabilité. Il y avait presque un triangle amoureux dans le roman. J'ai supprimé cette vie à Paris pour renforcer sa relation à Imane. Dans le film, Georges n'a pas besoin de culpabilité pour se poser mille questions : est-ce qu'il est attiré par la comédienne, la femme ou le personnage qu'elle veut jouer ? Est-il en train de tomber amoureux d'une femme réelle ou fantasmée ? A nouveau on en revient à travers cette relation à une tension entre le réel et l'illusion.

Cette histoire d'amour permet aussi de se rattacher à un élément qui a souvent été en filigrane dans vos films : la notion de loyauté...

C'est mon petit chemin : Au départ, je me suis d'abord intéressé aux relations paternelles (NOS RETROUVAILLES), après aux relations fraternelles, maintenant dans LE QUATRIÈME MUR à celles amoureuses... Mais effectivement, la loyauté est un thème qui est commun à mes films. Sans doute parce que je crois que c'est un corollaire de l'identité : à qui je dois être fidèle ? À quelle loi dois-je répondre ? À quelle valeur dois-je obéir ? Ces questions me fascinent par qu'il est extrêmement difficile d'y répondre. Georges est d'ailleurs très touchant à ce sujet parce qu'il est rongé par des cas de conscience vis-à-vis de la loyauté, de sa promesse faite à son mentor à son histoire avec Imane, dont il se sent redevable.

C'est un rôle effectivement très complexe. Comment en êtes-vous venu à choisir Laurent Laffite pour l'interpréter ?

Je suis allé vers lui pour plusieurs raisons : avant toute chose parce que c'est un grand comédien, que j'ai toujours trouvé juste, quels que soient ses rôles. Ensuite parce qu'il connaît le théâtre intimement pour être passé par la Comédie Française, y avoir autant joué que mis en scène. Je me suis beaucoup appuyé sur lui pour toutes les scènes où Georges met en scène la pièce. Il est lui-même directeur d'acteur. Laurent a quasiment pris en charge ces séquences, en modifiant des dialogues, des situations. Évidemment j'intervenais si ça ne me convenait pas, mais ça été très agréable de se reposer sur quelqu'un qui avait cette expérience. Nous avons juste veillé tous les deux à ce qu'il ne glisse pas vers l'ironie. Nous sommes allés de concert vers un premier degré auquel je tiens.

Et pour Simon Abkarian et Manal Issa ?

Simon, ça a vraiment été une chance pour moi qu'il ait envie de faire ce film. Et ce n'est sans doute pas un hasard : il a grandi dans la communauté arménienne de Beyrouth. Lui comme sa famille ont connu le contexte historique du film. Je pense qu'il y avait un enjeu personnel et émotionnel pour lui à jouer Marwan. Son implication dans ce rôle m'a bouleversé sur le plateau comme en dehors. Sans compter ce qu'il m'a aidé à comprendre de la réalité libanaise. Manal, je l'avais vue dans les films de Danielle Arbid, où elle avait une cinégénie, un charisme naturels. C'était l'Antigone idéale pour moi : pas dans la construction intellectuelle, sensuelle, rayonnante et sensible. La combinaison entre eux et Laurent amplifiait certains éléments : Simon et Manal ont amené à Marwan et Imane, leur part libanaise, là où Laurent était vraiment, comme Georges, un français qui débarque dans ce pays. Pour les autres rôles au Liban, qui sont tous joués par des libanais, j'ai eu la chance de pouvoir puiser dans un réservoir d'acteurs et d'actrices incroyables : la situation actuelle du pays, font qu'ils n'ont pas ou très peu de travail et étaient donc disponibles.

Situation que vous avez pu toucher du doigt en tournant à Beyrouth.

Il y a énormément d'endroits à Beyrouth qui sont encore marqués par la guerre civile, sur lesquels nous nous sommes appuyés. C'était autant de décors quasi naturels pour un film censé se passer en 1982. On a eu très peu recours à des effets spéciaux pour les modifier. Je n'ai malheureusement pas eu l'impression de faire un film d'époque. Cette ville ne s'est toujours pas remise de cette guerre, il y a encore beaucoup d'endroits qui rappellent la fragilité, le tragique de la situation de ce pays où l'état est en train de disparaître. Les difficultés logistiques étaient innombrables. Mais Sabine Sidawi, la productrice libanaise, nous a permis par son opiniâtreté et ses réseaux à passer entre les gouttes de ces difficultés. Et de tourner dans une ville où il n'y a plus de distribution d'eau, ou d'électricité. Mais le plus troublant au delà de la difficulté du tournage, a été là aussi la porosité entre le réel et l'illusion, entre le passé et le présent. Comme par exemple tourner dans des camps palestiniens entre deux commémorations des massacres que nous étions en train de représenter.

Au moment où nous nous parlons, ce contexte s'est durci, par des bombardements d'Israël sur Beyrouth et des combats au Sud Liban. Ce qui renforce le sentiment de tragédie, de cycle sans fin, qui infuse dans LE QUATRIÈME MUR. Comment le vivez-vous ?

LE QUATRIÈME MUR était achevé avant le 7 octobre 2023. J'ai été saisi de voir sur les chaînes d'info des images si proches de celles du film. Et en revoyant le film, j'en ai pleuré.

Cet événement et ce qui a suivi change évidemment le contexte de réception du film. Ce qui ne change pas, c'est la volonté d'éviter tout discours partisan et simplificateur, présente dès l'écriture du scénario. La volonté de dire que chaque mort est tragique. LE QUATRIÈME MUR représente le bombardement de Beyrouth et le massacre de Sabra et Chatila, ce qui pourrait être perçu comme une attaque de la politique étrangère israélienne des années 80 et par extension de celle d'aujourd'hui. Mais le film s'attache à montrer aussi les tirs de roquette vers Israël. Le film veut rendre compte de cette situation tragique à hauteur d'homme, dans sa réalité, dans sa complexité.

Ce qui est un peu vertigineux, c'est que l'équipe libanaise qui a fabriqué ce film se retrouve dans une situation proche de celle qu'on s'est évertués à représenter.

A sa manière LE QUATRIÈME MUR l'exprime : le réel est insupportable de brutalité. Il ne faut pas s'y soumettre. Il faut continuer à porter des utopies, pour que tôt ou tard, réapparaisse l'espoir.



DAVID OELHOFFEN

Après une série de courts métrages qui s'achève par SOUS LE BLEU (sélectionné à la Mostra de Venise et nommé aux César en 2006), David Oelhoffen réalise cinq long métrages. NOS RETROUVAILLES avec Jacques Gamblin et Nicolas Giraud, présenté à la Semaine de la critique à Cannes en 2007. LOIN DES HOMMES avec Viggo Mortensen et Réda Kateb, primé à la Mostra de Venise en 2014. FRERES ENNEMIS en 2018 avec Matthias Schoenaerts et Reda Kateb, également projeté en compétition officielle à Venise. LES DERNIERS HOMMES, produit par Jacques Perrin, présenté au festival de Deauville et prix de la mise en scène au festival de Varsovie en 2023. Et enfin LE QUATRIEME MUR, avec Laurent Lafitte, Simon Abkarian et Manal Issa, où il adapte le best-seller de Sorj Chalandon publié en 2013 chez Grasset, Prix Goncourt des Lycéens, Prix des lecteurs du Livre de Poche et Prix du Choix de l'Orient.

2025 LE QUATRIÈME MUR
2024 LES DERNIERS HOMMES
2018 FRERES ENNEMIS
2014 LOIN DES HOMMES
2006 NOS RETROUVAILLES

ENTRETIEN AVEC SORJ CHALANDON

LE QUATRIÈME MUR a déjà été adapté au théâtre ou en bande dessinée, mais c'est la première fois qu'il l'est au cinéma...
Au théâtre, il y a même six ou sept adaptations différentes... J'ai de toutes façons fait le choix de ne pas intervenir, que ce soit pour ce cas ou les précédents. Il faut laisser les gens s'approprier les livres. Il m'est arrivé d'assister à des représentations au théâtre, certaines avec des choses très différentes du roman, par exemple une version où tout était raconté par un personnage féminin. C'était un peu étrange pour moi, mais ça me va très bien. J'ai toujours dit à ceux qui voulaient adapter mes romans que j'étais là s'ils en avaient besoin, qu'ils pouvaient m'appeler quand ils le voulaient mais que ça restait leur travail et plus le mien. Je tiens à ce qu'ils aient une liberté absolue. Et si j'entends souvent des romanciers se dire trahis par les adaptations de leurs livres, c'est quelque chose que je n'ai jamais ressenti.

C'est un livre, qui au-delà de l'aventure d'une création d'Antigone à Beyrouth, a un vrai rapport à la mise en scène. Ne serait-ce qu'en fictionnalisant votre propre expérience. Pensez-vous que c'est celui qui était le plus prédestiné à être adapté ?
Je l'ai beaucoup espéré. Secrètement, je l'ai écrit comme un film, en le faisant reposer sur des
échanges de points de vue, comme une base dialoguée. Peut-être parce que mes souvenirs m'ont fait penser ce livre en images. Tout en pensant que certaines choses ne conviendraient pas. D'abord parce qu'il parlait d'un événement ancien, quasi oublié par le grand public. Ensuite parce que dans mon idée, c'était un film économiquement cher à monter. Troisième chose : je n'imaginais pas qu'il puisse être tourné au Liban. Il y a d'ailleurs eu d'autres propositions avant celle de David. Dont une qui aurait été tournée au Maroc, qui ne se déroulait plus au Liban mais en Iran...

Est-ce que LE QUATRIÈME MUR n'est pas un cas particulier ? Vos romans ont généralement un lien autobiographique, mais celui-ci l'est plus clairement...
C'est sûr que de Sorj à Georges, il ne faut pas aller chercher très loin... Il y a effectivement quelque chose de moi dans tous mes livres. Étonnamment, il m'a été plus difficile de voir le film tiré de PROFESSION DU PERE que LE QUATRIEME MUR. Le film de Jean-Pierre Améris est magnifique, mais c'est moi, enfant battu, que j'ai vu à l'écran... Avec celui de David Oelhoffen, c'est la violence extrême de mes vingt-trois années de reporter de guerre qui est remontée à la surface. Je l'ai vu avec ma fille. A la fin de la projection elle m'a pris dans ses bras et m'a dit : «excuse-moi, papa, je n'avais pas tout compris de ta douleur». C'est avant de le voir que j'ai eu peur : est-ce qu'il allait me faire «retourner» à Beyrouth ?

Aviez-vous écrit LE QUATRIÈME MUR pour, en quelque sorte, exorciser ce que vous avez vécu là-bas ?
Non. Je ne me guéris pas en écrivant. Je veux tout garder : ma haine, ma colère, ma peur... Rien ne me libère quand j'écris. En revanche quand j'ai reçu avec ce livre le Prix Goncourt des Lycéens, que j'ai rencontré des élèves, je leur ai expliqué que, de ma vie entière, je ne me suis jamais senti aussi seul que quand je suis entré dans les camps de Sabra et Chatila. Certains de ces gamins, m'ont répondu : «Vous n'étiez pas seul, monsieur, on était là». C'est pour cela que j'écris : pour que ces mômes qui jouent à la guerre avec leur Playstation, s'y sentent emmenés. Je ne veux jamais oublier les enfants de Chatila. Et ça aurait été la même chose si j'avais été à Damour, quand les milices palestiniennes ont exterminé ce village chrétien, ou aujourd'hui à Rafah. Il n'y a pas de discussion possible : ce sont les mêmes enfants, les mêmes morts.

Votre livre ne racontait cependant pas que cela : une première partie, consacrée à Samuel, le mentor de Georges, n'est plus dans le film...
C'est peut-être normal. LE QUATRIÈME MUR contenait deux livres en soi. Un, sur l'extrême gauche et un autre sur Georges à Beyrouth. C'était peut-être une erreur. Si je devais le refaire, je n'y aurais sans doute mis que la partie qui a donné le film. Mais quand on écrit un livre, on a envie de tout y mettre... D'autant plus dans ce cas où je voulais confronter les origines de ma violence et l'expérience d'être vraiment, physiquement face à une guerre. Alors il fallait que j'inscrive le parcours de Georges, dire d'où il vient pour mieux explorer où il va.

Connaissiez-vous les films précédents de David Oelhoffen avant celui-ci ?
J'avais vu LOIN DES HOMMES. Que j'étais d'ailleurs allé revoir deux ou trois fois. Dont une avec mes filles pour leur apprendre ce que c'était un professeur...

Je vous posais cette question parce que ses films confrontent souvent le politique et l'intime. Or LE QUATRIÈME MUR est un livre qui synthétise pleinement ce point de vue...

C'est un thème qui a toujours été là. De ceux sur l'Irlande à PROFESSION DU PÈRE... Mais LE QUATRIÈME MUR a quelque chose de plus particulier. Quand je suis allé à Sabra et Chatila, je n'ai pas pleuré devant ce que j'y ai vu. Mais j'en suis revenu transformé. Par la suite lorsque mes filles sont nées, j'ai passé mes nuits à me lever, pour toucher leurs peaux, vérifier qu'elles étaient vivantes... A cette époque-là, on ne parlait pas encore de syndrome post-traumatique... Avec LE QUATRIÈME MUR j'ai essayé de retourner là où j'ai eu mal. J'ai toujours travaillé sur l'intime, mais ce livre-là était une manière d'inscrire ma douleur personnelle dans une histoire nationale, voire mondiale. Quand je travaillais pour des journaux, j'avais toujours des petits carnets à spirale. A droite, je note ce que je vois, à gauche ce que je vis. Mes romans, c'est l'ensemble de mes pages de gauche.

A partir de là, que ressentez-vous quand vous voyez Georges incarné à l'écran ?

Je pleure. Mais c'est au-delà de lui : je suis allé sur la partie du tournage qui a eu lieu au Luxembourg. Notamment la scène sur la tombe de Samuel. Rien que de voir la fausse tombe avec son nom, j'ai eu l'impression qu'il existait. Et je me suis mis à pleurer, parce que c'était comme si tout ré-existait. Pour ce qui est de Georges, Laurent Lafitte m'a sidéré. Dans un premier temps, j'ai trouvé qu'il était trop âgé pour ce rôle. D'autant plus que quand je suis allé à Beyrouth, j'étais tout jeune, à peine la trentaine. Et puis, je me suis retrouvé dans son regard, c'est celui d'un gamin perdu. Par ailleurs, David a eu l'intelligence de lui enlever la colère, qui était en fait la mienne. Dans le livre il n'est jamais aussi apaisé qu'il ne l'est dans le film.

Il y a malgré tout une dimension supplémentaire dans le film par rapport au livre, qui peut être vu comme construit autour de trois relations : celles de Georges à Samuel, Marwan et Imane. Cette dernière prend une place beaucoup plus centrale dans le film...

Je n'ai pas osé la développer dans le roman. Je suis incapable d'écrire l'amour. «Ils s'embrassèrent» c'est déjà trop pour moi. Ça doit venir de ma pudeur. Mais des proches qui ont vu le film m'ont rappelé qu'ils avaient bien compris que le Georges du livre était amoureux. La différence, c'est que dans le film, il est libre de l'être. En fait, je rêvais des scènes entre Georges et Imane que David a rajoutées. Je crois savoir écrire sur la fraternité, l'amitié. Pas sur l'amour. Et quand on me dit, «mais ce n'était pas dans le livre», je réponds «Non, mais c'est dans le film».

LE QUATRIÈME MUR sort dans une période particulière, où le Liban est de nouveau en conflit avec Israël. Comment le ressentez-vous ?

Contrairement à David Oelhoffen, le professeur n'avait pas su lire entre les lignes. La première phrase du livre, c'est un char syrien qui avance. Je l'ai écrite des années avant les révolutions arabes, avant la guerre en Syrie. Parce que j'avais l'impression que ça allait arriver, que ce qui s'était passé au Liban n'était qu'un avant-gout de l'Histoire. Quand je rends le manuscrit à Grasset, c'est le livre d'un mec qui a connu la guerre au Liban en 1982, mais qui ne pensait pas que ça allait péter encore plus fort. Depuis le 7 octobre c'est tout d'un coup dans l'actualité... je vais vous raconter une anecdote. Un jour, au Salon du livre de Besançon, un adolescent vient me voir. Il me raconte qu'il a été collé par un professeur qui lui a demandé une dissertation sur LE QUATRIÈME MUR, ce que l'auteur avait voulu dire, mais qu'il n'est pas très bon pour ça. Pris au jeu, je lui dis que j'allais lui écrire un premier jet, qu'il n'aurait qu'à le réécrire à sa sauce pour que ça ne se voit pas. J'écris donc que «l'auteur» était rentré du Liban avec un énorme malaise, avec un sentiment de trahison par rapport aux gens qu'il avait connu là-bas, en les laissant dans la guerre. Le professeur lui a rendu sa dissertation annotée d'un «Hors sujet. C'est un livre de géopolitique pour expliquer ce que sont les Chiites et les Sunnites». Ça m'a vexé. A sa manière, ce film est une réparation...

LISTE ARTISTIQUE

LAURENT LAFITTE	GEORGES
SIMON ABKARIAN	MARWAN
MANAL ISSA	IMANE
BERNARD BLOCH	SAM AKOUNIS
TAREK YAACOUB	NAKAD
NASRI SAYEGH	JOSEPH BOUTROS
PIO CHAHINE	CHARBEL
ELIE NJEIM	NABIL
DANA MIKHAIL	YEVKINE
TRACY YOUNES	MADELEINE
KHITAM AL LAHHAM	KHADIJA

LISTE TECHNIQUE

UN FILM ÉCRIT ET RÉALISÉ	DAVID OELHOFFEN
PRODUIT PAR	CHRISTINE ROUXEL, MAYA HARIRI, BRUNO LEVY
CO-PRODUIT PAR	BADY MINCK, ALEXANDER DUMREICHER-IVANCEANU, ANDRÉ LOGIE, GAÉTAN DAVID, JEAN-LUC ELHOUIESS
PRODUCTION ASSOCIÉE	JOFFREY HUTIN
PRODUCTION EXÉCUTIVE LIBAN	SABINE SIDAWI
COLLABORATION AU SCÉNARIO	CATHERINE STRAGAND
MUSIQUE ORIGINALE	TOM GATTI, JÉRÔME REUTER
IMAGE	GUILLAUME DEFFONTAINES AFC
MONTAGE	SANDIE BOMPAR
PREMIÈRE ASSISTANTE MISE EN SCÈNE	ZAZIE CARCEDO
SON	PIERRE MERTENS, QUENTIN COLLETTE, ANGELO DOS SANTOS, RANA EID, LOÏC COLLIGNON
DÉCOR	HUSSEIN BAYDOUN, CHRISTINA SCHAFFER
COSTUMES	OLA ACHKAR, MAGDALENA LABUZ
MAQUILLAGE	ROULA ZAHAR
CASTING	JUSTINE LÉOCADIE, NICOLE KAMATO, BADY MINCK
DIRECTION DE PRODUCTION	RENATA RAHME, NADINE CHAUSSONNIÈRE, AMAURY SERIEYE, SYLVIE PEYRE
UNE PRODUCTION	ELIPH PRODUCTIONS RHAMSA PRODUCTIONS
EN COPRODUCTION AVEC	MOVE MOVIE AMOUR FOU LUXEMBOURG PANACHE PRODUCTIONS LA COMPAGNIE CINÉMATOGRAPHIQUE L'ÉMISSAIRE DE BAAL
AVEC LA PARTICIPATION DE	CINÉ+ OCS AVEC LE SOUTIEN DE CANAL+ DU FILM FUND LUXEMBOURG DE EURIMAGES ET DE WALLIMAGE (LA WALLONIE)
AVEC LE SOUTIEN DU	TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FEDERAL DE BELGIQUE ET LE TAX SHELTER DE MOVIE TAX INVEST
AVEC LA PARTICIPATION DE	LE PACTE TV5MONDE PROXIMUS VOO BE TV ET DU
EN ASSOCIATION AVEC	CINEVENTURE 8 ENTOURAGE SOFICA CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE
DISTRIBUTION FRANCE ET VENTES INTERNATIONALES	LE PACTE

© 2023 ELIPH PRODUCTIONS-RHAMSA PRODUCTIONS-MOVE MOVIE-AMOUR FOU LUXEMBOURG-PANACHE PRODUCTIONS-LA COMPAGNIE CINÉMATOGRAPHIQUE-L'ÉMISSAIRE DE BAAL